

## Lignes de fond

par Laurence Jourde

J'avais rêvé d'être garde-barrière. Ou peut-être, accordeuse de piano. J'ai fait beaucoup mieux, je suis un jour devenue négresse. C'était en janvier, au siècle dernier. À un souper bien fréquenté, on m'avait invitée pour faire nombre. Il y aurait de la blanquette et lui, Henri, l'écrivain engagé, le grand pourfendeur de l'éternelle médiocrité culturelle ambiante. On le disait ami de Romain Gary. J'ai su plus tard qu'il l'avait croisé dans un cocktail à New York. S'il portait une certaine admiration à sa carrière, à son suicide surtout, Henri trouvait que Gary avait complètement raté le coup d'Émile Ajar. J'ai une bien meilleure idée, m'avait-il dit. Je cherche quelqu'un qui écrive pour moi. Je n'avais alors pas grand-chose à faire, sinon signer mes chèques de chômage et ceux de mes amis partis prendre l'air au Mexique. J'ai donc lu tous les romans de Henri, appris par cœur ses expressions favorites. Je me suis même mise à parler comme lui. J'écrivais. Et lui signait. Ça m'évitait d'avoir à faire des entrevues. Je ne suis pas du tout photogénique et je finis rarement mes phrases quand on me pose des questions.

Me voilà donc, moi la solitaire, délicieusement entourée de nouvelles fréquentations, qui devaient, c'était une condition de Henri, faire le bonheur des lecteurs plutôt bien-pensants qui avaient affectionné ses précédents romans. Je confiais à Henri un vieux drapeau de l'autofiction, cela pourrait toujours lui servir, et je pus enfin, à certains de ceux que j'avais connus et qui le méritaient bien, infliger les sorts les plus affreux ou pire, les plus banals, et parfois, mais ce fut rare, à ceux que j'avais aimés, offrir le destin le plus heureux.

---

Il y eut Claire, à laquelle par gentillesse ses amis trouvaient un léger charme et une inconsistance remarquable. Elle ne jurait que par Dalida dont elle piquait systématiquement les disques dans les librairies d'occasion. Elle était si adroite qu'on ne put jamais la prendre sur le fait. Un flic un peu timide lui éclata la tête par inadvertance un jour de manifestation contre la délinquance cycliste. Dans l'ambulance, elle avoua dans un dernier murmure au médecin à son chevet que la seule chose qu'elle regretterait de cette vie, c'était de n'avoir pu sur un vélo sillonner la ville en rêvassant. Car sur une bicyclette, elle avait toujours eu le vertige.

Lucas, le situationniste de la dernière heure, dont le sourire d'ange faisait rêver bien des femmes en voie de ménopause, adorait se faire inviter chez de vagues connaissances et, une fois bien nourri, un peu après le fromage (il détestait tout ce qui était sucré), il se mettait à agonir de sottises les autres convives. Et parfois même il pouvait se faire vomir sur la table. On le retrouvait des années plus tard au guichet de la piscine municipale. Et les enfants riaient en le voyant se ronger fiévreusement les ongles.

Léo, lui, dans son enfance, avait beaucoup fréquenté les églises. Au XIX<sup>e</sup> siècle, il aurait fait cardinal à Rome. Pendant son cours classique, il avait plongé dans un anticléricalisme de bon aloi. Ses vieilles maîtresses prévenaient les plus jeunes : Léo avait l'orgasme laborieux et seuls les chants de la grande liturgie orthodoxe slave déclenchaient chez lui quelques fructueux fantasmes. Le Grand Prokeimenon (*Que ma prière monte*) était, paraît-il, le plus efficace. En vieillissant, la terreur de la mort aidant, il perdit de sa hargne anticléricale. Chaque hiver, il partait en pèlerinage, de préférence sous un climat moins rigoureux : La Mecque, Lourdes, Darès-Salam. Sainte-Anne de Beaupré, il se le réservait pour l'automne. Comme c'était un homme discret, il préféra s'habiller d'une burka quand son avion dut un jour

faire escale à Kaboul. Bien mal lui en prit. Sa burka ressemblait à celle d'une femme infidèle que l'on poursuivait ce jour-là dans les ruelles de la ville et il fut lapidé au soir tombant.

Dans mon premier roman de négresse, Mona n'était qu'un personnage secondaire, mais le livre s'était si bien vendu que Henri m'avait demandé de la réutiliser dans le suivant. L'exaltation était son mot d'ordre ; et le combat, sa vie. Elle disparaissait souvent pour aller parcourir le monde, de révolution en révolution. Et du haut de son troisième étage, elle descendait avec la même vigueur ses vidanges et les petits pères de la révolution atrocement tranquille de son pays. Ses ennemis jurés faisaient courir la rumeur que ses révolutions, elle les vivait réfugiée entre quatre murs, dans les différents hôpitaux psychiatriques de la ville. Henri finit par prendre leur parti. Et il me rapporta aussi que certains critiques parlaient d'elle comme d'une poule sans tête. À tort, car de la tête, elle en avait. Et un beau cul aussi. Mais ça, personne ne l'avait relevé, on était encore en pleine effervescence féministe. Henri la trouva finalement un peu ennuyeuse. Elle est donc morte subitement d'un cancer, du côlon bien entendu. Dans d'horribles souffrances.

Cinq ans après, Henri mourait lui aussi. Ravagé par l'alcool. Une façon un peu lâche de se suicider, mais ça, je ne pouvais plus le lui dire. C'est du moins ce que j'ai alors voulu croire. Aujourd'hui, je pense le contraire. Ça donne du sens à la vie qui me reste à vivre. Et ça permet de recolorer légèrement un passé qui s'effiloche dans ma mémoire.

Ce fut un bel enterrement. Le cimetière, paraît-il, était bondé. Sa femme, ses enfants et la plupart de ses amis ont beaucoup pleuré. Les journalistes se sont fait discrets. Sur son cercueil, avant que la tombe ne soit définitivement refermée, on pouvait jeter, en guise de terre, un roman de lui qu'on avait bien aimé. Ce qui a permis à beaucoup de se débarrasser discrètement mais avec un certain panache, de

---

livres qui jaunissaient dans leur bibliothèque. Le lendemain, le regard vide, j'ai éparpillé dans les bacs verts de ma rue tous mes cahiers et les innombrables notes dont j'avais couvert mes murs. Et aujourd'hui, quand j'achète du papier de toilette, je m'émeus des bienfaits du recyclage.

Il me fallait bien vivre. Une manufacture de graines en tous genres embauchait. Je m'y suis présentée. Le travail était simple : il suffisait de coller des étiquettes sur des pots que d'autres remplissaient de terre et dans lesquels d'autres encore plantaient de microscopiques graines ou parfois des racines informes. On ne passait pas impunément du collage au plantage. Je suis donc restée longtemps sur le collage. Ce n'était pas si facile. Il fallait d'un coup d'œil rapide choisir une étiquette, avec le bon nom et la bonne image qui était le plus souvent floue, sinon décolorée. Et puis on la collait ni trop haut ni trop bas sur le pot qui passait à vive allure. Rater un pot, et la contremaîtresse hurlait à l'autre bout de la chaîne. Les formats changeaient, les lignes à suivre aussi, bien entendu. Quand les jours sont devenus monotones, j'ai voulu déchiffrer la logique des contrôles qui s'effectuaient sur les chariots interminablement remplis puis vidés de leurs pots et que poussaient à s'en casser les reins d'anciens colleurs aux mains désormais saisies de tremblements impossibles à dissimuler. Les explications que je trouvais un jour étaient curieusement démenties le lendemain. Chez certains de mes voisins de chaîne, je remarquais seulement de grands rires dans les yeux quand leurs erreurs d'étiquetage passaient inaperçues. Et puis, je suis partie au plantage. On a ainsi vu cet été-là dans les jardins de la ville pousser des fleurs inattendues. Le cœur saignant se transformait en digitale et la pensée rouge en dahlia noir. Et l'herbe à poux prenait des allures de romarin. Jusqu'à l'automne, dans les arrière-cours, on a entendu des hurlements de désespoir et quelques cris de rage. Depuis, par centaines, les jeunes retraités de la ville qui commençaient la mort dans l'âme à jouer aux cartes les mardis et jeudis après-midi, ont retrouvé

leurs ardeurs militantes. De multiples associations de lutte à la mauvaise herbe ont ainsi vu le jour. La manufacture a entre-temps fait faillite.

Même de rien, le temps avait passé, les trains étaient à grande vitesse et le métier d'accordeuse avait pratiquement disparu. Il me restait encore une chance, une seule, pour mener à bien ce qui me restait de vie. Mais avant de poursuivre, je dois aujourd'hui révéler ce qui, enfant, me semblait être un secret familial lourd à porter : les femmes chez nous n'étaient pas ce qu'on croyait. Depuis toujours, fidèles clientes de *Lejaby* le spécialiste de la bonneterie, elles engouffraient dans leur gaine leurs multiples kilos en trop. Donc, de la silhouette, elles en avaient et plus elle était comprimée, plus elles la trouvaient belle. Mais aller faire des claquettes ou quelques entrechats sur l'estrade de la salle des fêtes, elles en avaient depuis longtemps perdu le goût. Pour moi, tout changea l'année de mes 14 ans. Je m'étais inscrite, sans rien en dire aux femmes engainées qui m'entouraient, à un cours de ballet classique qu'offrait la ville, une copine m'avait prêté ce qu'il fallait pour me transformer en futur petit rat de l'Opéra. Ma démarche de canard (comment avancer à peu près normalement avec des chaussons à pointe trop petits ?) et ma silhouette d'ado-lescente déjà bouffie firent sensation dans le studio aux cent miroirs, au milieu de charmantes enfants de l'école primaire. Je fus terriblement digne jusqu'à la fin de l'heure. Aux abords de la soixantaine, je décidai de reprendre cette carrière inachevée de ballerine. *Lejaby* avait entre-temps délocalisé ses usines au Vietnam puis s'était spécialisé en gilets pare-balles. Ma silhouette s'était considérablement arrondie et, il faut bien le dire, le prix du tulle qui sert à confectionner les tutus était hors de prix. Il me fallait donc être raisonnable : j'optai pour la danse en ligne.

L'apprentissage fut, là encore, laborieux. J'ai suivi assidûment tous les cours, colloques et séminaires des

---

grands maîtres de la danse en ligne. J'y ai découvert des figures à n'en plus finir, je les ai longtemps confondues. J'avais un faible pour les danses country, mais ma danse préférée, c'était le tango de la tortue en ligne. Or, il arriva que peu à peu, la salsa devint une concurrente féroce. Sur les pistes de danse, les salsaiens venaient à coup de hanches déloger les pauvres danseurs en ligne à l'équilibre précaire, agglutinés en rangs serrés, le genou en l'air

La phrase s'arrête brusquement.

Ce qui précède, on peut encore le lire sur les pages d'un cahier trouvé par des enfants au bord de la rivière Missisquoi, près d'un anorak aux manches usées. On mena une première enquête pour savoir d'où venait le cahier. Puis une autre pour retrouver un corps. Aucune n'a donné à ce jour de résultat.